

L'exil comme expérience

Alexis Nuselovici (Nouss)

N°43 | septembre 2013

Dans le monde contemporain où les phénomènes migratoires ont atteint une ampleur inédite et connaissent de nombreuses formes, il est possible de distinguer un noyau existentiel commun à toutes ces réalités et transmissible sur plusieurs générations. Nous le nommons « exilance » et en distinguons comme trait spécifique l'articulation posée entre l'identité de départ et l'identité d'arrivée du sujet migrant, suscitant une dynamique de multi-appartenance. Les pensées de Edward Said et de Emmanuel Lévinas nous permettent de définir cette catégorie existentielle qui doit être distinguée de celle de l'étranger.

Working Papers Series

L'exil comme expérience

Alexis Nuselovici (Nouss)

Septembre 2013

L'auteur

Alexis Nuselovici (Nouss) est professeur de littérature générale et comparée à l'Université d'Aix-Marseille. Il a jusque récemment occupé le poste de *Chair of Modern Cultural Studies* à l'Université de Cardiff (Royaume-Uni) et a enseigné auparavant à l'Université de Montréal. Il a été professeur invité au Brésil, en Turquie, en Espagne et en France.

Directeur ou membre de plusieurs équipes de recherche internationales, il est responsable du séminaire « L'expérience de l'exil » au Collège d'études mondiales.

Il a publié une dizaine de livres dont *Plaidoyer pour un monde métis* (2005) et *Paul Celan. Les lieux d'un déplacement* (2010).

Le texte

Ce texte a été rédigé dans le cadre du séminaire « L'expérience de l'exil » du Collège d'études mondiales (septembre à mai 2013, Paris).

Ce texte fait partie d'une série, que l'on retrouvera en ligne :

<http://wpfmsh.hypotheses.org/category/college-detudes-mondiales/lexperience-de-lexil>

1. Alexis Nuselovici (Nouss), *Étudier l'exil*, FMSH-PP-2013-09, septembre 2013.
2. Alexis Nuselovici (Nouss), *L'exil comme expérience*, FMSH-WP-2013-43, septembre 2013.
3. Alexis Nuselovici (Nouss), *Exilance : condition et conscience*, FMSH-WP-2013-44, septembre 2013.
4. Alexis Nuselovici (Nouss), *Exil et post-exil*, FMSH-WP-2013-45, septembre 2013.
5. Alexandra Galitzine-Loumpet, *Pour une typologie des objets de l'exil*, FMSH-WP-2013-46, septembre 2013.

Citer ce document

Alexis Nuselovici (Nouss), *L'exil comme expérience*, FMSH-WP-2013-43, septembre 2013.

© Fondation Maison des sciences de l'homme - 2013

Informations et soumission des textes :

wpfmsh@msh-paris.fr

Fondation Maison des sciences de l'homme
190-196 avenue de France
75013 Paris - France

<http://www.msh-paris.fr>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfmsh.hypotheses.org>

Les Working Papers et les Position Papers de la Fondation Maison des sciences de l'homme ont pour objectif la diffusion ouverte des travaux en train de se faire dans le cadre des diverses activités scientifiques de la Fondation : Le Collège d'études mondiales, Bourses Fernand Braudel-IFER, Programmes scientifiques, hébergement à la Maison Suger, Séminaires et Centres associés, Directeurs d'études associés...

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas nécessairement les positions institutionnelles de la Fondation MSH.

The Working Papers and Position Papers of the FMSH are produced in the course of the scientific activities of the FMSH: the chairs of the Institute for Global Studies, Fernand Braudel-IFER grants, the Foundation's scientific programmes, or the scholars hosted at the Maison Suger or as associate research directors. Working Papers may also be produced in partnership with affiliated institutions.

The views expressed in this paper are the author's own and do not necessarily reflect institutional positions from the Foundation MSH.

Résumé

Dans le monde contemporain où les phénomènes migratoires ont atteint une ampleur inédite et connaissent de nombreuses formes, il est possible de distinguer un noyau existentiel commun à toutes ces réalités et transmissible sur plusieurs générations. Nous le nommons « exilance » et en distinguons comme trait spécifique l'articulation posée entre l'identité de départ et l'identité d'arrivée du sujet migrant, suscitant une dynamique de multi-appartenance. Les pensées de Edward Said et de Emmanuel Lévinas nous permettent de définir cette catégorie existentielle qui doit être distinguée de celle de l'étranger.

Mots-clefs

exil, migration, exilance, expérience, étranger, Edward Said, Emmanuel Lévinas

Exile as Experience

Abstract

In our contemporary world, migratory movements have reached an unprecedented scale and include a wide range of realities. However they all share a voluntary or imposed condition, which shall be named "exilance" and which continues over several generations, both at the individual and at the collective level. Regarding the migrants' identity, if Republican integration stresses the moment of arrival and multiculturalism the one of departure, the exiled person's experience dialectically links both. Edward Said and Emmanuel Lévinas help us to sketch this specific existential category which is not the same as the one of the foreigner.

Keywords

exile, migration, exilance, experience, foreigner, Edward Said, Emmanuel Lévinas

*Sprachwaage, Wortwaage,
Heimatwaage Exil.*

Paul Celan

Au chercheur désireux de travailler sur les phénomènes migratoires et pourvu d'une attention lexicologique minimale, il est aisé de produire une liste de termes affichant une contiguïté synonymique plus ou moins franche. Ceux que nous choisissons ci-après qualifient des personnes, des sujets, ce qui annonce un choix éthico-méthodologique répondant au souhait d'insister sur la dimension existentielle du phénomène et donc d'écarter les substantifs plus abstraits qui décriraient neutrement la condition à laquelle appartiennent ces personnes.

La liste, non exhaustive, comprendrait : exilés, étrangers, émigrés, immigrés, migrants, issus de l'immigration, expatriés, rapatriés, déplacés, déracinés, réfugiés, demandeurs d'asile, clandestins, sans-papiers, apatrides, bannis, proscrits, parias, errants, exclus, disparus, refoulés, déportés, relégués¹, réprouvés, fugitifs, *personae non gratae*, *Gastarbeiters*, *boat people*, *alliens*, *border crossers*, *non-citizens*², nomades, cosmopolites, métèques.

Un nettoyage terminologique serait indispensable pour ordonner cette litanie où se mélangent les registres ontologiques, les inscriptions historiques et les conditions sociales. En outre, ces termes renvoient à des notions instables dans leur valorisation, ainsi « apatrides » qui charrie une méfiance évidente à droite mais suscite non moins un sentiment de compassion suspect à gauche. Pour l'heure, notre propos s'attachera au premier terme cité, « exilé », qui possède sa signification propre, comme tous les autres, mais auquel son ampleur sémantique accorde une importance conceptuelle et méthodologique spécifique dans la mesure où l'expérience exilique représenterait un noyau existentiel commun à toutes ces réalités migratoires.

1. La *relatio* des Latins qui frappa, par exemple, Ovide. Le poète fut envoyé sur les rives de la Mer Noire tout en gardant ses droits et propriétés à Rome.

2. Ces derniers exemples en d'autres langues pour montrer que l'exercice devrait être entrepris dans d'autres contextes nationaux afin de repérer à la fois les tendances discursives communes et les particularités inhérentes à chaque cadre culturel. La pensée du territoire, de ses délimitations et de ses exclusions, s'avère fondatrice pour toute culture et aucune utopie globalisante n'est, jusqu'à présent, parvenu à en effacer la nécessité.

De fait, l'exil arbore un potentiel phénoménologique et catégoriel, voire paradigmatique, qui lui permettrait notamment de guider et d'ordonner la classification prémentionnée. En outre, ne pas mettre en rapport les expériences que ces termes recouvrent et qui renvoient, diachroniquement et synchroniquement, à une multitude d'individus et de récits leur fait perdre la portée politique qui se découvre dans leur conjonction et qui affiche une extrême pertinence dans le monde contemporain. Penser l'exil, travailler sur ses diverses manifestations en tant qu'expérience, c'est-à-dire dans une dimension à la fois individuelle et collective, recentre sur le réel les discours traitant de la migration qui, à coup de statistiques et d'analyses économiques, effacent le sujet migrant ou le neutralisent dans ses potentialités d'acteur politique.

Ce noyau existentiel, commun à tous les sujets migrants, nous³ le nommons *exilance*, à la fois condition et conscience. Le suffixe *-ance* prend modèle sur Lévinas suggérant, sans l'adopter, « essence »⁴ ou Derrida « différance », ce dernier s'en expliquant par le fait que « la terminaison en *ance* reste indécise entre actif et passif » (Derrida J., 1985 : 9). Oscillation qu'accueille l'expérience exilique : entre une passivité devant le paysage culturel, plus ou moins connu, qui s'impose à l'exilé et qu'il n'est pas sûr de jamais maîtriser et une intense activité, actualisant la connaissance qu'il possède de l'ancien paysage culturel afin de ne pas s'égarer dans le nouveau ou de s'en protéger. Comme si un plan de Londres servait à s'orienter dans Paris, un plan de Berlin d'avant-guerre à se repérer dans celui de 2013. La nostalgie exilique pousse Joseph Brodsky (Brodsky J., 1992) à reconnaître Saint-Petersbourg dans les canaux de Venise. Le héros de Chico Buarque dans son roman *Budapest* (Buarque C., 2006) embrouille ses sentiments et souvenirs entre la capitale hongroise et Rio de Janeiro. Quant à l'architecture contemporaine, dite post-moderne, elle se plaît à mêler les citations de décors urbains lointains sans craindre d'égayer les usagers.

3. Le « nous » n'est ici pas rhétorique. La notion est apparue au cours de la réflexion menée avec Alexandra Galitzine-Loumpet au sein du programme scientifique que je dirige à la FSMH, « Non-lieux de l'exil » (www.nle.hypotheses.org). Le choix orthographique pour ce néologisme est mien.

4. « On n'a pas osé écrire *essence* comme l'exigerait l'histoire de la langue où le suffixe *ance*, provenant de *antia* ou de *entia*, a donné naissance à des noms abstraits d'action » (Lévinas E., 1990 : 9).

Sujet migrant ? Quel est-il ? Le penser en tant qu'exilé permettrait justement d'en esquisser une compréhension qui pourrait suggérer des politiques plus aptes à répondre aux graves crises liées aux phénomènes migratoires que celles en cours actuellement, en Europe ou ailleurs. Et l'urgence pèse comme le montrent les chiffres suivants⁵ : en 2005, 191 millions de personnes (soit 3% de la population mondiale) vivaient en dehors de leurs pays d'origine et parmi eux 9,2 millions de réfugiés ayant fui des conflits armés, des désastres naturels, la famine ou la persécution⁶. En 2010, on estimait à 214 millions le nombre de migrants dans le monde (3,3 % de la population mondiale) dont 15,4 millions de réfugiés⁷ ; réunis sur un seul territoire, ils constitueraient le 5^e état le plus peuplé au monde.

Près de 220 millions de migrants dans le monde⁸. L'effroi devant le chiffre est vain s'il n'entraîne pas un déplacement du regard sur cette réalité migratoire, sur ce monde migrant. Abandonner, d'abord, le point de vue strictement sociologico-politique, celui-ci appartenant à l'épistémè des sociétés d'accueils, lesquelles construisent un savoir sur le migrant à partir de leurs catégories constitutives, leurs pensées du territoire ou de l'appartenance nationale, afin de l'objectiver et de l'intégrer. Puis tenter de comprendre et d'adopter la perspective subjective du migrant, telle que la restituerait un portrait collectif brossé à partir de l'interrogation de multiples parcours singuliers. S'exposer à l'autonomie de son vécu en le considérant, pour ce faire, en tant qu'exilé. Fonder et percevoir son identité de migrant sur son expérience d'exilé. Aborder l'individualité du migrant en croisant son expérience exilique spécifique et l'exilance qu'il⁹ partage avec tous les autres exilés. Sujet exilé, il est à la fois sujet en exil, détenteur

d'une précédente subjectivité désormais déplacée, et sujet de ou par son exil, investi d'une nouvelle subjectivité, supportée par l'expérience exilique et les codes – d'intellection, de sensibilité, de croyance – qu'elle produit. Ces deux subjectivités, au demeurant, ne sont pas disjointes puisque, d'une part et de manière générale, toute individualité est tramée de subjectivités nouées et que, d'autre part, c'est l'expérience exilique qui est responsable du maintien, non statique, de la première et du développement de la seconde.

Une des spécificités sémantiques de l'exil tient à ce qu'il met en jeu sur le plan de l'espace. À la différence du plus grand nombre de notions dans notre liste initiale, l'exil n'est pas lié à un seul lieu (origine ou accueil) mais bipolarisé, fondant son phénomène à la fois sur sa source et sur sa destination. Dans l'ensemble des discours sociologiques portant sur la migration, s'il est reconnu un point de départ et un point d'arrivée pour retracer ses parcours, l'accent est mis sur l'un des deux pôles, les modèles politiques reproduisant une telle polarité dans la mesure où l'intégration républicaine privilégie l'identité d'arrivée, le multiculturalisme communautariste l'identité de départ. Or, l'expérience exilique conjoint les deux, suscitant et étayant une dynamique de multi-appartenance dont les logiques citoyennes des Etats-nations ne parviennent pas toujours à intégrer la complexité.

L'étymologie du mot « exil » en révèle la bipolarité. Alors qu'on lisait jusque-là le sémantème « sol » dans la seconde syllabe, le XIX^e siècle y reconnut la racine indo-européenne *sal*, signifiant « aller de l'avant » – comme dans le latin *salire*, sauter. Les deux étapes sont manifestes, reconnues et réunies dans une même expérience : *ex* (le passé, le départ) et *sal* (le futur, l'arrivée), l'exil étant ce temps présent, constamment reconduit, liant les deux phases. La condition exilique, selon l'expression de Brodsky (Brodsky J., 1989), comporte donc sa part inévitable de souffrance nostalgique mais non moins, positivement, sa charge d'espoir et il est réducteur de ne retenir que la première, ce que se plaît à faire la doxa pour des motifs largement idéologiques tant les constructions identitaires ont besoin de limitations territoriales infrangibles que cette situation vient justement interroger.

Edward Said définit l'exil comme « fundamentally a discontinuous state of being [fondamentalement

5. Ces chiffres disent la réalité des migrations, pas la vérité du migrant, ce que, en revanche, pourrait révéler son portrait en exilé. Une impulsion méthodologique initiale nous fait utiliser le quantitatif pour ce qu'il est : un instrument utile à prendre la mesure du phénomène.

6. United Nations Population Funds, UNFPA (<http://www.unfpa.org/pds/migration.html>).

7. International Organization for Migration [consulté 21/01/2013] (<http://www.iom.int/cms/home>).

8. Pas de chiffres officiels depuis 2010 mais l'actualité des deux dernières années ne poussent pas à présumer qu'ils aient baissé. D'où cette estimation.

9. Masculin de convention, d'autant plus protocolaire que dans l'exil les expériences de l'homme et de la femme ne sont pas similaires et qu'ils la construiront donc selon des logiques subjectives différentes.

une discontinuité dans l'être]»¹⁰ (Said E., 2003: 177). Si on s'accorde sur le fait que l'exil trouve son habitat dans des non-lieux¹¹ puisque l'expérience exilique se dessine précisément au long d'une tension entre deux ou plusieurs territoires auxquels, pour aucun, l'exilé ne peut prétendre à une appartenance pleine – l'exil creuse le lieu, le vide de sa territorialité, de son assignation territoriale (qui en fait un lieu-dit) et l'ouvre à tous les possibles spatiaux –, si on s'accorde sur le non-lieu¹² comme demeure de l'exilé, faut-il en conclure que son être est un non-être ? Ce serait adopter la logique des discours identitaires forts, ceux du territoire, voire du terroir – être, c'est être de quelque part – que précisément l'expérience exilique met en question. En revanche, elle appelle un être autrement ou un « autrement qu'être ».

Lévinas, justement, nous éclaire : ne pas se contenter d'être au monde – et de ce que le monde soit – mais se sentir toujours remis en question, relever d'un être-questionné, ne pas être sûr de son droit, de « sa place au soleil »¹³ revendiquée soit par légitimité généalogique, soit comme récompense d'efforts personnels, et – pour filer la métaphore – à l'ombre de sa bonne conscience, car dans l'occupation tranquille d'un quelque part, c'est peut-être la place d'un autre qui est occupée. Impératif éthique : « Personne n'est chez soi » (Lévinas E., 1987 : 108), écrit Lévinas en appuyant son assertion dans la narration biblique – « La condition – ou l'incondition – d'étrangers et d'esclaves en pays d'Égypte rapproche l'homme du prochain » (*Id.*) – autant que dans le récit humain : « Cette « étrangeté à tout lieu [...] n'est pas construction de philosophe mais l'irréelle réalité d'hommes persécutés dans l'histoire quotidienne du monde, dont la métaphysique n'a jamais retenu la dignité et le sens et sur laquelle les philosophes se voilent la face » (*Ibid.* : 110). La conscience exilique – c'est-à-dire la conscience née de l'expérience exilique mais applicable à l'expérience humaine en

tant que telle – serait cette condition¹⁴ qui fait que je ne force pas un autre à l'exil. Un principe guide cette éthique de l'exil, celui d'« excendance », que Lévinas introduit pour étayer le thème philosophique de l'évasion, besoin qui serait attaché à la sensibilité moderne. Le terme apparaît dans deux textes écrits dans une première partie de son parcours philosophique qui traverse l'épreuve de la guerre et de la shoah : *De l'évasion* (1935) et *De l'existence à l'existant* (1947). Dans les deux cas¹⁵, l'excendance est associée à la quête du bonheur qui chez Lévinas ne saurait apparaître comme satisfaction narcissique mais comme la recherche d'un vivre-ensemble pacifié, celui pour lequel l'exilance se pose à la fois comme menace et comme défi.

Besoin d'évasion. L'être humain, en effet, est à l'étroit dans son être, dans son être-humain, dans son être d'humain. Il lui colle à la peau, précisément comme une peau. Comme le nuit qui pour celui qui ne dort pas pèse tel un voile étouffant. L'être humain se sent condamné à n'être que lui-même, coincé dans son identité humaine, il n'a qu'elle alors que son esprit – ou son âme – lui promet d'autres horizons, lui fait entrevoir des ouvertures possibles, à l'infini, l'invite à être plus que lui-même : « Dans l'identité du moi, l'identité de l'être révèle sa nature d'enchaînement car elle apparaît sous forme de souffrance et elle invite à l'évasion. Aussi l'évasion est-elle le besoin de sortir de soi-même, c'est-à-dire *de briser l'enchaînement le plus radical, le plus irrémédiable, le fait que le moi est soi-même* »¹⁶ (Lévinas E., 1998 : 98).

Voudrait-il s'évader que l'être humain ne peut l'entreprendre au risque de tomber dans le néant. Or « être vaut mieux que ne pas être » (Lévinas E., 1993 : 9), comme le conseille Lévinas. Par ailleurs, les aventures, les fuites, les déguisements sont illusoire car l'être est toujours là et « dans nos voyages, nous nous emportons » (*Ibid.*, p. 151). Reste cette pulsion, ce besoin d'évasion qui se pose aporétiquement : vouloir sortir de l'être mais ne le pouvoir. Il s'agit toutefois de conserver ce

10. Discontinuité dans l'être ou même de l'être, bien loin de la traduction parue en français : « une situation fondamentalement discontinue » (Said E., 2008 : 757).

11. D'où le nom du programme « Les non-lieux de l'exil » (voir note 3). Un article ultérieur sera consacré à l'examen de cette notion.

12. Sans compter, sur le versant tristement non philosophique, ces non-lieux au sens de Marc Augé (Augé M., 1992) que sont les camps de transit et autres centres de rétention pour les migrants aux chemins infortunés.

13. Selon l'image de Pascal, citée en exergue d'*Autrement qu'être ou Au-delà de l'essence*, et souvent reprise par Lévinas.

14. Ou « incondition » comme le propose Lévinas afin de souligner qu'une telle conscience doit être en permanence active et ne pas connaître de repos. L'exilance partage cette exigence.

15. Lévinas E., 1998 : 98-99 et Lévinas E., 1993 : 9.

16. Lévinas reprend l'idée et la module dans l'ouvrage ultérieur : « [...] le moi est irrémédiablement soi. [...] L'enchaînement à soi, c'est l'impossibilité de se défaire de soi-même. [...] Être moi, ce n'est pas seulement être pour soi, c'est aussi être avec soi » (Lévinas E., 1993 : 150).

vouloir qu'illustre la pensée idéaliste quoiqu'elle demeure prisonnière des catégories de l'ontologie, captive du fait accompli alors même qu'elle cherche à le nier. Il importe de conserver ce vouloir car il a valeur éthique : « Et cependant dans les aspirations de l'idéalisme, sinon dans sa voie, consiste incontestablement la valeur de la civilisation européenne : dans son inspiration première l'idéalisme cherche à dépasser l'être. Toute civilisation qui accepte l'être, le désespoir tragique qu'il comporte et les crimes qu'il justifie, mérite le nom de barbarie » (Lévinas E., 1998 : 127). Cette barbarie est nommée car elle est historique et renvoie à « l'idéal germanique » du nazisme sous la guise d'une obsession du biologique : « Enchaîné à son corps, l'homme se voit refuser le pouvoir d'échapper à soi-même »¹⁷ (Lévinas E., 1997 : 21).

Plus tard, Lévinas proposera le souci éthique, l'être-pour-l'autre, comme mode de réponse au besoin d'évasion, un être-autrement : « Personne ne peut rester en soi : l'humanité de l'homme, la subjectivité, est une responsabilité pour les autres, une vulnérabilité extrême » (Lévinas E., 1987 : 109). Or, ce souci pour l'autre, ce sentiment que peut-être j'occupe indûment sa place et que donc je ne me sens plus à l'aise en ce lieu que je croyais mien et dont je suis comme expulsé par ma conscience, que je voudrais maintenant quitter tant il me devient un non-lieu, peut se décrire en termes d'exil : « Le je abordé à partir de la responsabilité [...] se dé-situe, *perd sa place*, s'exile, se relègue en soi, [...] se vidant dans un non-lieu, au point de se substituer à l'autre, ne se tenant en soi que comme dans la trace de son exil »¹⁸ (Lévinas E., 1990 : 216). L'exil est cette expérience qui approche le plus des circonstances dans lesquelles peut s'illustrer, voire se réaliser, le besoin d'évasion de l'être qui se décline en conscience *de* et *pour* l'autre. L'exil dans sa concrétude, dans son historicité, car, aussi absolu soit-il avec le poids de son « il y a », la conscience que nous avons de notre être se cristallise dans des territoires, à commencer par ceux de la langue. *Je suis* n'est pas *Ich bin* n'est pas *I am* n'est pas *Ani*. Je devrais pourtant pouvoir l'énoncer sans contrainte, pouvoir *me* dire étranger, dire mon moi comme (un) étranger. Non pas le « Je est un autre » de Rimbaud qui conserve le privilège

de l'égocentrisme, davantage le « *Ich bin du, wenn ich ich bin* » de Paul Celan¹⁹.

L'exil se propose ainsi comme une catégorie qui ne sera pas qualifiée d'ontologique puisque précisément l'expérience exilique nous invite à la penser du côté d'une sortie de l'être – évasion pour Lévinas, discontinuité pour Said. Une catégorie existentielle, plutôt : l'exilance. Dans un texte intitulé « *Criticism and Exile* » (Said E., 2003 : XI-XXXV) qui montre comment l'exil va susciter des regards différents sur le réel et le social, Edward Said insiste sur la notion d'expérience qui, à son sens, a été rejetée hors du champ de réflexion des études littéraires. Il renvoie aux deux lieux, marqués d'exilance, ayant servi à ce titre de cadre à sa réflexion, le New York des émigrants où il mena sa carrière universitaire et la Palestine dont provient son ascendance familiale. Said ne développe pas précisément ce qu'il entend par expérience. Quelle-est-elle? L'exil comme expérience, notre titre indique suffisamment un lien spécifique à problématiser entre exil et expérience – l'exil nous indiquerait aussi ce qu'est une expérience.

L'exil comme expérience pure ou expérience de l'expérience. Le terme vient d'un emprunt au latin classique *experientia* : essai, épreuve, tentative. L'expérience se déploie à partir d'un essai mais aussi d'un péril, double sens de *periculum*. Une sortie de l'épreuve, donc. J'ai vécu quelque chose et en tire une connaissance ou une réflexion. L'allemand vient nous aider ici : je dois me tenir en dehors de l'expérience (*Erlebnis*, expérience non théorisée, non réfléchie, tendant vers le non-communicable) pour que celle-ci soit expérience (*Erfahrung*, expérience en tant que fait ou événement interprétable/interprété). Je dois être en exil du vécu pour en témoigner, pour en rendre compte. L'exil illustre parfaitement cette distance par rapport au réel que suppose toute expérience communicable, transmissible, puisque l'exil signifie une double distance : la réalité du lieu d'origine, la réalité du lieu d'accueil. L'exilé est celui qui ne cesse d'expérimenter (*Erlebnis*) sans que cela ne se sédimente en matériau culturellement

17. Voir « Le Mal élémental », magistral essai de Miguel Abensour qui commente ce texte de 1934.

18. « En soi comme en exil » (p. 163), « exil en soi » (p. 168), dit-il encore. « Être repoussé du lieu comme par le lieu lui-même », commente J. Rolland (Rolland J. 1983 : 173).

19. « Je suis toi, quand je suis moi », vers tiré de *Pavot et mémoire* (voir ma lecture de ce recueil dans Nouss A., 2010, chapitre 4). Lévinas le met en exergue, non traduit – expression linguistique de l'altérité en question –, au chapitre 4 d'*Autrement qu'être ou Au-delà de l'essence*. Il se distancie, au demeurant, du « Je est un autre » rimbaldien dans lequel il reconnaît la négativité d'une opposition alors que son éthique de la substitution cherche la liaison entre identité et altérité (Lévinas E., 1990 : p. 187).

transmissible (*Erfahrung*) puisque, comme en traduction, la culture d'origine ne peut dire celle d'arrivée et vice-versa.

Par ailleurs, avancer l'exil comme expérience, théoriser une expérience exilique pose d'emblée une tension quasi aporétique. Pour être communicable, une expérience demande un ordre qui régule et assure la transmission. Or l'exil suggère d'emblée une expulsion, un mouvement hors d'un ordre premier, celui qui précisément a ordonné ou provoqué l'action. L'exil signifie la possibilité d'une non-appartenance à l'ordre premier – puisque l'exil est survie au-dehors –, d'une appartenance à un autre ordre et, par conséquent, de l'existence d'un autre ordre. Epistémologiquement, il introduit de l'hétérogène dans la construction de l'expérience. Bernhard Waldenfels, un des rares philosophes à se consacrer aux problématiques qui nous occupent, met en garde : « Une phénoménologie qui voudrait prendre les traits d'une véritable xénologie doit [...] rompre l'expérience objective de l'étranger et sa détermination, et montrer comment l'expérience de l'étranger culmine dans un devenir-étranger de l'expérience et des phénomènes. [...] Si l'expérience rattrapait l'étranger, alors l'étranger ne serait plus ce qu'il requiert d'être » (Waldenfels B., 2009 : 130).

Il faut pourtant distinguer la phénoménalité de l'étranger de celle de l'exilé. L'étranger provoque, en tant que tel, une rupture, un saut, ou une confrontation entre deux ordres. L'expérience de l'exilé se laisse davantage appréhender le long d'une contiguïté naturelle ou artificielle entre deux ordres, entre deux lieux. Du lieu d'origine au lieu d'accueil, la conscience exilique opère une projection anticipatrice nécessaire sur le plan psychologique pour ne pas céder à une angoisse mortifère ou dissolutive du sujet. Entre ces deux lieux se façonne une expérience particulière car autonome par rapport aux deux ordres culturels qu'ils supportent, sa visée étant de les mettre en liaison. Autant dire que cette expérience est expérience de la limite et expérience-limite car sans garantie ni de formalisation ni de transmission ni de réception. Lorsque Georges Bataille cherche en 1943 à fonder un savoir du non-savoir, une connaissance qui échapperait à toute dogmatisation, en exil du logos, et qu'il interroge comme « expérience intérieure » dans l'essai éponyme, il reprend significativement une image quasi baudelairienne : « J'appelle expérience un voyage au bout du possible de l'homme. Chacun peut ne pas faire ce voyage,

mais, s'il le fait, cela suppose niées les autorités, les valeurs existantes, qui limitent le possible. Du fait qu'elle est négation d'autres valeurs, d'autres autorités, l'expérience ayant l'existence positive devient elle-même positivement la valeur et l'autorité » (Bataille G., 1998 : 19). De même pour l'exilé qui, entre deux ordres politiques et moraux, ne peut que s'en remettre à sa propre autorité, y fondant son expérience, et des lors faisant de sa position entre les deux cadres axiologiques la teneur de son expérience.

L'exilé n'est pas qu'un étranger, celui-ci pouvant garder une autonomie psychique et intellectuelle qui le protège dans son exposition au monde. Par rapport à la réalité qui l'accueille, l'exilé, quant à lui, doit nécessairement adopter un double cadre émotionnel et réflexif. Son appareillage herméneutique est à double cadrage et en fonctionnement continu puisque la double polarité crée une tension qui ne saurait s'éteindre. En d'autres termes, l'exilance prend sa source dans une crise permanente qui touche à l'ensemble des valeurs et des critères de jugement et qui oblige l'exilé à une posture critique ininterrompue. Critique et crise partagent, via le latin, le même étymon grec (*krinein* : séparer, décider, juger) et l'exil reproduit constamment cet état de rupture dans la mesure où son expérience ne fait que reconduire la division entre deux appartenances, la séparation entre deux lieux. Le « savoir de l'exilé », selon l'expression de Gérard Haddad, est ainsi essentiellement un savoir critique : « Souviens-toi donc de la souffrance d'avoir aimé la terre d'exil en même temps que ton cœur se consumait de nostalgie pour la terre ancestrale, souviens-toi de ce clivage de l'âme qui t'a conduit à pénétrer le secret masqué de la condition humaine » (Haddad G., 1999 : 217). Le lexique est freudien si la condition est humaine. Précisément, ce qui est masqué et qui structurellement doit l'être, l'étayage psychique de l'humain, est ainsi pour l'exilé matière de savoir mais non moins de conscience. Un clivage qui n'est pas forcément celui de l'étranger qui, lui, peut demeurer dans son étrangeté ou l'abandonner, selon les circonstances et sa volonté.

L'exilé ne peut ignorer la scission, structurante pour sa conscience. Il est frère en cela du révolté métaphysique de Camus qui « se dresse sur un monde brisé pour en réclamer l'unité » (Camus A., 2011 : 42). Or, s'il la pressent en lui, comment en convaincre le monde ? Kafka proposait une réponse : « Dans le combat entre toi et le

monde, seconde le monde » (Kafka F., 1980 : 42). Une stratégie qu'il serait erronée de comprendre négativement comme une posture dépressive car elle possède une double visée : faire que le monde existe et, par là même, faire que le moi existe. En d'autres termes, intégrer le monde dans le soi pour que le soi soit intégré dans le monde. L'expérience exilique s'y reconnaîtra aisément car elle aussi se vit face à un monde dont il s'agit de vaincre l'im-pénétrabilité initiale.

L'expérience exilique naît d'un passage de frontière, effectué ou futur. Toutefois, tout exil est un exil intérieur dans la mesure où son expérience, avant de toucher le corps déplacé, imprime la marque psychique de la déchirure, d'une exclusion vécue d'abord dans l'intériorité, une conscience avant une condition. L'expérience exilique commence dans le lieu de départ avant le départ, la décision prise (volontairement ou non), et puis elle se continue sur la scène subjective : le moi se sent exilé au sens où il ne cadre pas ou pas encore, sans être certain que cela arrivera jamais – il faudrait à cette fin un double cadrage, par nature impossible. À ce titre, l'exilience est d'abord l'expérience des frontières intérieures. Passées et passées encore. Sans point d'ancrage final.

Bibliographie

Augé, Marc (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.

Bataille, Georges (1998), *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard/TEL.

Brodsky, Joseph (1992), *Acqua alta* (tr. B. Coeuré et V. Schiltz), Paris Gallimard/Arcades.

Brodsky, Joseph (1989), « Cette condition que nous appelons l'exil », in « *Émigrer Immigrer* », *Le genre humain*, vol. 19, Paris, Seuil.

Buarque, Chico (2006), *Budapest* (tr. J. Thiériot), Paris, Folio.

Camus, Albert (2011), *L'homme révolté*, Paris, Folio/Essais.

Derrida, Jacques (1985), *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1985.

Haddad, Gérard (1999), « Le savoir de l'étranger » *Dédale*, nos. 9 et 10, « La venue de l'étranger », automne 1999, Maisonneuve et Larose

Kafka, Franz (1980), « Méditations sur le péché, la souffrance, l'espoir et le vrai chemin », in *Préparatifs de nocé à la campagne* (tr. M. Robert), Paris, Gallimard, 1980.

Lévinas, Emmanuel (1998), *De l'évasion*, Paris, Biblio /Essais.

Lévinas, Emmanuel (1997), *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*, Paris, Rivages, 1997.

Lévinas, Emmanuel (1993), *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin.

Lévinas, Emmanuel (1990), *Autrement qu'être ou Au-delà de l'essence*, Paris, Biblio/Essais.

Lévinas, Emmanuel (1987), *Humanisme de l'autre homme*, Paris, Biblio/Essais.

Nouss, Alexis (2010). *Paul Celan. Les lieux d'un déplacement*, Lormont, Éditions Le Bord de l'eau.

Rolland, Jacques (1983), « Le sujet de l'expulsion », *Exercices de la patience*, no. 5, printemps 1983, Paris, Éditions Obsidiane.

Said, Edward (2008), *Réflexions sur l'exil et autres essais* (tr. Charlotte Woillez), Arles, Actes Sud.

Said, Edward (2003), *Reflections on Exile*, Cambridge, Harvard University Press.

Waldenfels, Bernhard (2009), *Topographie de l'étranger* (trad. F. Gregorio, F. Moinat, A. Renken et M. Vanni), Paris, Van Dieren Éditeur.

Working Papers : la liste

Hervé Le Bras, Jean-Luc Racine & Michel Wieviorka, *National Debates on Race Statistics: towards an International Comparison*, FMSH-WP-2012-01, février 2012.

Manuel Castells, *Ni dieu ni maître : les réseaux*, FMSH-WP-2012-02, février 2012.

François Jullien, *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*, FMSH-WP-2012-03, février 2012.

Itamar Rabinovich, *The Web of Relationship*, FMSH-WP-2012-04, février 2012.

Bruno Maggi, *Interpréter l'agir : un défi théorique*, FMSH-WP-2012-05, février 2012.

Pierre Salama, *Chine – Brésil : industrialisation et « désindustrialisation précoce »*, FMSH-WP-2012-06, mars 2012.

Guilhem Fabre & Stéphane Grumbach, *The World upside down, China's R&D and innovation strategy*, FMSH-WP-2012-07, avril 2012.

Joy Y. Zhang, *The De-nationalization and Re-nationalization of the Life Sciences in China: A Cosmopolitan Practicality?*, FMSH-WP-2012-08, avril 2012.

John P. Sullivan, *From Drug Wars to Criminal Insurgency: Mexican Cartels, Criminal Enclaves and Criminal Insurgency in Mexico and Central America. Implications for Global Security*, FMSH-WP-2012-09, avril 2012.

Marc Fleurbaey, *Economics is not what you think: A defense of the economic approach to taxation*, FMSH-WP-2012-10, may 2012.

Marc Fleurbaey, *The Facets of Exploitation*, FMSH-WP-2012-11, may 2012.

Jacques Sapir, *Pour l'Euro, l'heure du bilan a sonné : Quinze leçons et six conclusions*, FMSH-WP-2012-12, juin 2012.

Rodolphe De Koninck & Jean-François Rousseau, *Pourquoi et jusqu'où la fuite en avant des agricultures sud-est asiatiques ?*, FMSH-WP-2012-13, juin 2012.

Jacques Sapir, *Inflation monétaire ou inflation structurelle ? Un modèle hétérodoxe bi-sectoriel*, FMSH-WP-2012-14, juin 2012.

Franson Manjali, *The 'Social' and the 'Cognitive' in Language. A Reading of Saussure, and Beyond*, FMSH-WP-2012-15, July 2012.

Michel Wieviorka, *Du concept de sujet à celui de subjectivation/dé-subjectivation*, FMSH-WP-2012-16, juillet 2012.

Nancy Fraser, *Feminism, Capitalism, and the Cunning of History: An Introduction*, FMSH-WP-2012-17 August 2012.

Nancy Fraser, *Can society be commodities all the way down? Polanyian reflections on capitalist crisis*, FMSH-WP-2012-18, August 2012.

Marc Fleurbaey & Stéphane Zuber, *Climate policies deserve a negative discount rate*, FMSH-WP-2012-19, September 2012.

Roger Waldinger, *La politique au-delà des frontières : la sociologie politique de l'émigration*, FMSH-WP-2012-20, September 2012.

Antonio De Lauri, *Inaccessible Normative Pluralism and Human Rights in Afghanistan*, FMSH-WP-2012-21, September 2012.

Dominique Méda, *Redéfinir le progrès à la lumière de la crise écologique*, FMSH-WP-2012-22, October 2012.

Ibrahima Thioub, *Stigmata et mémoires de l'esclavage en Afrique de l'Ouest : le sang et la couleur de peau comme lignes de fracture*, FMSH-WP-2012-23, October 2012.

Danièle Joly, *Race, ethnicity and religion: social actors and policies*, FMSH-WP-2012-24, November 2012.

Dominique Méda, *Redefining Progress in Light of the Ecological Crisis*, FMSH-WP-2012-25, December 2012.

Ulrich Beck & Daniel Levy, *Cosmopolitanized Nations: Reimagining Collectivity in World Risk Society*, FMSH-WP-2013-26, February 2013.

Xavier Richet, *L'internationalisation des firmes chinoises : croissance, motivations, stratégies*, FMSH-WP-2013-27, February 2013.

Alain Naze, *Le féminisme critique de Pasolini, avec un commentaire de Stefania Tarantino*, FMSH-WP-2013-28, February 2013.

Thalia Magioglou, *What is the role of "Culture" for conceptualization in Political Psychology? Presentation of a dialogical model of lay thinking in two cultural contexts*, FMSH-WP-2013-29, March 2013.

Byasdeb Dasgupta, *Some Aspects of External Dimensions of Indian*

Economy in the Age of Globalisation, FMSH-WP-2013-30, avril 2013.

Ulrich Beck, *Risk, class, crisis, hazards and cosmopolitan solidarity/risk community – conceptual and methodological clarifications*, FMSH-WP-2013-31, avril 2013.

Immanuel Wallerstein, *Tout se transforme. Vraiment tout ?*, FMSH-WP-2013-32, mai 2013.

Christian Walter, *Les origines du modèle de marche au hasard en finance*, FMSH-WP-2013-33, juin 2013.

Byasdeb Dasgupta, *Financialization, Labour Market Flexibility, Global Crisis and New Imperialism – A Marxist Perspective*, FMSH-WP-2013-34, juin 2013.

Kiyomitsu Yui, *Climate Change in Visual Communication: From 'This is Not a Pipe' to 'This*

is Not Fukushima', FMSH-WP-2013-35, juin 2013.

Gilles Lhuillier, *Minerais de guerre. Une nouvelle théorie de la mondialisation du droit*, FMSH-WP-2013-36, juillet 2013.

David Tyfield, *The Coal Renaissance and Cosmopolitized Low-Carbon Societies*, FMSH-WP-2013-37, juillet 2013.

Lotte Pelckmans, *Moving Memories of Slavery: how hierarchies travel among West African Migrants in Urban Contexts (Bamako, Paris)*, FMSH-WP-2013-38, juillet 2013.

Amy Dahan, *Historic Overview of Climate Framing*, FMSH-WP-2013-39, août 2013.

Rosa Rius Gatell & Stefania Tarantino, *Philosophie et genre: Réflexions et questions sur la production philosophique féminine en Europe du Sud au XX^e siècle (Espagne, Italie)*, FMSH-WP-2013-40, août 2013.

Angela Axworthy *The ontological status of geometrical objects in the commentary on the Elements of Euclid of Jacques Peletier du Mans (1517-1582)*, FMSH-WP-2013-41, août 2013.

Pierre Salama, *Les économies émergentes, le plongeon ?*, FMSH-WP-2013-42, septembre 2013.

Alexis Nuselovici (Nouss), *L'exil comme expérience*, FMSH-WP-2013-43, septembre 2013.

Alexis Nuselovici (Nouss), *Exilience : condition et conscience*, FMSH-WP-2013-44, septembre 2013.

Alexis Nuselovici (Nouss), *Exil et post-exil*, FMSH-WP-2013-45, septembre 2013.

Alexandra Galitzine-Loumpet, *Pour une typologie des objets de l'exil*, FMSH-WP-2013-46, septembre 2013.

Position Papers : la liste

Jean-François Sabouret, *Mars 2012 : Un an après Fukushima, le Japon entre catastrophes et résilience*, FMSH-PP-2012-01, mars 2012.

Ajay K. Mehra, *Public Security and the Indian State*, FMSH-PP-2012-02, mars 2012.

Timm Beichelt, *La nouvelle politique européenne de l'Allemagne : L'émergence de modèles de légitimité en concurrence ?*, FMSH-PP-2012-03, mars 2012.

Antonio Sérgio Alfredo Guimarães, *Race, colour, and skin colour in Brazil*, FMSH-PP-2012-04, juillet 2012.

Mitchell Cohen, *Verdi, Wagner, and Politics in Opera. Bicentennial Ruminations*, FMSH-PP-2012-05, mai 2013.

Ingrid Brena, *Les soins médicaux portés aux patients âgés incapables de s'autogérer*, FMSH-PP-2013-06, avril 2013.

Thalia Magioglou, *Refaire l'Europe ou refaire le « monde » ? Un*

commentaire sur l'ouvrage : « Refaire l'Europe avec Jürgen Habermas », FMSH-PP-2013-07, septembre 2013.

Samadia Sadouni, *Cosmopolitisme et prédication islamique transfrontalière : le cas de Maulana Abdul Aleem Siddiqui*, FMSH-PP-2013-08, septembre 2013.

Alexis Nuselovici (Nouss), *Étudier l'exil*, FMSH-PP-2013-09, septembre 2013.